MICHEL LEIRIS

Le Sacré dans la vie quotidienne

Suivi de

NOTES POUR

LE SACRÉ DANS LA VIE QUOTIDIENNE

OU L'HOMME SANS HONNEUR

Présentation et notes de

DENIS HOLLIER

Préface de

LIONEL MENASCHÉ

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe

2025

La présente conférence a été prononcée le 8 janvier 1938 à Paris dans le cadre du Collège de sociologie. Le texte en est paru pour la première fois dans le dossier “Pour un Collège de sociologie”, publié par *La Nouvelle Revue française* le 1er juillet 1938. Les *Notes pour* Le Sacré dans la vie quotidienne *ou* L’Homme sans honneur ont paru pour la première fois sous le titre *L’Homme sans honneur. Notes pour Le Sacré dans la vie quotidienne* dans une édition établie par Jean Jamin aux éditions Jean-Michel Place à Paris, en 1994. La présente édition s’appuie sur le volume suivant : Michel Leiris, *La Règle du jeu*, édition publiée sous la direction de Denis Hollier avec la collaboration de Nathalie Barberger, Jean Jamin, Catherine Maubon, Pierre Vilar et Louis Yvert, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2003.
© Éditions Gallimard, 2003.
© Éditions Allia, Paris, 2016, 2025, pour la présente édition.

TOUT dire, “si tant est que l’un des buts les plus ‘sacrés’ qu’un homme puisse se proposer soit d’acquérir de soi une connaissance aussi profonde et intense que possible”, peut s’entendre quantitativement : *ne rien omettre* ; et qualitativement : *ne rien occulter*. Dans une telle optique, l’écriture et la vie se confondent comme rarement, surtout quand l’acte d’écrire engage son auteur à franchir successivement des points de non retour comparables à des descentes dans l’arène. Ce qui est dit ne peut être ni repris ni modifié. Pour en maintenir l’enjeu, il faut alors se risquer plus avant, ou trouver des voies nouvelles et les explorer.

L’année 1938 est un moment charnière dans l’évolution du projet autobiographique de Michel Leiris. En témoignent les tâtonnements et les fulgurances de *L’Homme sans honneur*, encore influencés par certain passage des *Marginalia* d’Edgar Poe et par la réponse que Baudelaire y avait apportée dans *Mon cœur mis à nu*. Malgré leur inachèvement, ces fragments en vue d’un livre qui ne vit jamais le jour se révèlent après coup d’une fécondité remarquable, puisqu’ils contiennent à l’état embryonnaire un grand nombre de passages que Leiris utilisera, en les développant, dans son œuvre ultérieur. De même, la conférence sur *Le Sacré dans la vie quotidienne*, prononcée au mois de janvier 1938, se présente à la fois comme une extension de *L’Âge d’Homme* et comme une

première ébauche du "tournant linguistique" opéré par Leiris dans *La Règle du jeu*. Mais arrêtons-nous d'abord sur ce titre qui fait conjointement référence à Mauss et Durkheim, aussi bien qu'à la *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud.

La conférence de Michel Leiris est à la lisière de la psychanalyse et de l'ethnologie, deux disciplines particulièrement chères aux membres du Collège de sociologie, dont elle s'inspire à bien des égards sans toutefois s'y résoudre. Car Leiris en déjoue volontairement les codes, quitte à décevoir les tenants d'une certaine orthodoxie en la matière. En effet, dès les premières lignes, on apprend qu'il ne sera pas question *du sacré* au sens courant du terme – empreinte de l'absolu divin, nourriture spirituelle du croyant, opérateur de la communion religieuse – ni de chercher à définir un concept, une catégorie abstraite et universelle, mais d'exposer publiquement *son sacré*, soit ce qui d'ordinaire exclut tout partage et demeure circonscrit à la sphère la plus intime du sujet. Un sacré *sans communauté*, voilà un premier paradoxe.

Un second paradoxe tient au fait que la notion de *sacré* soit ici confrontée à ce qu'il y a de plus profane justement : *la vie quotidienne*. Or, l'intention de Leiris n'est aucunement de parler de "la vie quotidienne" en général et en théorie, de l'appréhender *du dehors* comme si l'acte d'observation pouvait nous en abstraire. Au contraire, Leiris va l'aborder d'une façon délibérément personnelle, empirique et sélective, en cherchant ses traces dans "des

faits très humbles" qui, sans exception, se rapportent à des souvenirs d'enfance, doublement anachroniques, puisqu'ils sont antérieurs aux bouleversements de la Grande Guerre. Loin de se départir du mode d'investigation réflexif auquel on reconnaît l'autobiographie, l'auteur de *L'Afrique fantôme* entreprend donc une nouvelle fois de se décrire simultanément comme sujet et comme objet de l'observation ethnographique. Ce qui revient à subvertir l'ethnographie en passant par l'intériorité de l'ethnographe, ou plutôt de l'*auto-ethnographe*.

Désigner son enfance comme la matrice d'un sacré primitif, que l'on pourrait dire à l'état sauvage, n'est pas sans faire écho à certains enseignements de la psychanalyse. L'auteur de *Totem et Tabou*, pour qui les religions sont des névroses publiques au même titre que les névroses obsessionnelles sont des religions privées, n'avait d'ailleurs pas manqué d'insister sur l'ambivalence, entre désir et répulsion, qui se trouve au cœur même du sacré. Pourtant, bien qu'à lire entre les lignes il ne cesse jamais d'être question des zones troubles de la sexualité, de l'interdit et des rapports familiaux qui ont participé à la définition de *son sacré*, Leiris se garde bien de toute interprétation psychanalytique ; et, dans le cours de son exposé, il prend soin d'éluder toute référence trop appuyée aux thèses de Freud qui ne rencontrent chez lui qu'une adhésion partielle. Les psychanalystes, eux aussi, resteront sur leur faim et pourront à bon droit parler de *résistance* ou de *refoulement*, pour employer la terminologie consacrée.

Alors de quoi s'agit-il au juste ? Le propos de Leiris se situe, sur le plan théorique, dans une sorte de *no man's land* assez comparable à celui qu'il évoque au sujet de la brousse, inquiétante et malfamée, qui s'étendait entre les fortifications de Paris et le champ de courses d'Auteuil : un "*no man's land* psychologique qui constituerait le domaine par excellence du sacré", lit-on dans *Miroir de la tauromachie*, paru la même année. Car ce qu'il cherche à appréhender n'est ni un objet, ni une propriété commune à plusieurs objets, mais une dimension de notre expérience qui se déploie à travers le rapport physique et émotionnel que nous tissons, selon certaines configurations – que Leiris se contente de décrire, mais qu'il n'entend ni conceptualiser ni systématiser – avec des personnes, des accessoires, des lieux, des situations et, parfois même, avec des mots. Rapport empreint de superstition, de curiosité, de désir et de crainte mêlés, de trouble, dont l'enfance est le moment privilégié. Rapport où se traduit notre attirance pour tout ce qui peut être qualifié de *bizarre* ou de *louche*, et à quoi la sexualité, comme le souligne Leiris, n'est nullement étrangère.

Il y avait eu quelques précurseurs en ce domaine, notamment parmi les poètes. Que l'on songe à Nerval dont la "géographie magique" est également une cartographie du souvenir ; à la fascination baudelairienne pour le *monde de la femme – mundus muliebris* ; à Mallarmé, écrivant à Lefébure : "Le peu d'inspiration que j'ai eu, je le dois à ce nom, et je crois que si mon héroïne s'était appelée

Salomé, j'eusse inventé ce mot sombre, et rouge comme une grenade ouverte, Hérodiade" ; ou encore à Proust, déployant autour des noms propres un vaste panorama de rêveries prolongées. Mais, toute considération esthétique mise à part, l'un des aspects les plus remarquables de cette confession publique de Michel Leiris tient sans doute à l'effet de résonnance ou de contagion qu'elle ne manquera pas d'avoir sur nous. Car il se peut fort bien que, dans l'exposition succincte de ce qu'il nomme *son sacré*, l'auteur de *L'Âge d'Homme* en vienne incidemment à rencontrer *notre* sacré – *le mien, le tien* ; à susciter, chez le lecteur, une curiosité semblable, un désir égal de sonder sa propre expérience, pour définir *la couleur* de son sacré.

Peu de textes, à ce qu'il nous semble, ont le pouvoir de convoquer la participation du lecteur avec une pareille efficience ; et, par là même, de faire se rejoindre en nous, à un tel degré d'intensité, la littérature et la vie.

LIONEL MENASCHÉ

LE SACRÉ DANS LA VIE QUOTIDIENNE

QU'EST-CE, pour moi, que le *sacré* ? Plus exactement : en quoi consiste *mon* sacré ? Quels sont les objets, les lieux, les circonstances, qui éveillent en moi ce mélange de crainte et d'attachement, cette attitude ambiguë que détermine l'approche d'une chose à la fois attirante et dangereuse, prestigieuse et rejetée, cette mixture de respect, de désir et de terreur qui peut passer pour le signe psychologique du sacré ?

Il ne s'agit pas ici de définir mon échelle de valeurs – dont ce qu'il y a pour moi de plus grave et de plus sacré, au sens commun du mot, occuperait le sommet. Il s'agit plutôt de chercher à travers quelques faits très humbles, empruntés à la vie quotidienne et situés en dehors de ce qui constitue aujourd'hui le sacré officiel (religion, patrie, morale), de déceler au moyen de quelques menus faits, quels sont les traits qui pourraient permettre de caractériser qualitativement mon sacré et aider à fixer la limite à partir de laquelle je sais que je ne me meus plus sur le plan des choses ordinaires (futiles ou sérieuses, agréables ou

douloureuses) mais que je suis entré dans un monde radicalement distinct, aussi différent du monde profane que le feu l'est de l'eau.

Il paraît évident que tout ce qui nous fascina durant l'enfance, et nous a laissé le souvenir d'un pareil trouble, doit être, en première ligne, interrogé. Car, de tous les matériaux dont nous pouvons disposer, ces matériaux extraits des brumes d'enfance ont quelque chance de représenter les moins sophistiqués.

Me reportant mentalement à mon enfance, je retrouve d'abord quelques idoles, quelques temples et, d'une manière plus générale, quelques endroits sacrés.

En premier lieu, quelques objets appartenant à mon père, symboles de sa puissance et de son autorité. Son chapeau haut de forme à bords plats, qu'il accrochait le soir au portemanteau, lorsqu'il rentrait de son bureau. Son revolver, un Smith et Wesson à barillet dangereux, comme toutes les armes à feu, et d'autant plus attirant qu'il était de métal nickelé, instrument qu'il rangeait ordinairement dans le tiroir d'un secrétaire ou dans sa table de nuit et qui était l'attribut par excellence de celui à qui il incombait, entre autres tâches, de soutenir la maison et de la protéger des voleurs. Son porte-or, dans lequel il mettait des louis, sorte de coffre-

fort bijou qui fut pendant longtemps l'apanage exclusif du nourrisseur et qui nous semblait à mes frères et à moi, jusqu'à ce que nous en eussions reçu un pareil en cadeau de première communion, la marque de l'âge viril[1].

Une autre idole était la salamandre, la "Radieuse", ornée d'une effigie de femme qui ressemblait à un buste de la République. Vrai génie du foyer, trônant dans la salle à manger. Attirante par la chaleur qu'elle répandait, l'incandescence de ses charbons ; redoutable car nous savions, mes frères et moi, que, si nous y touchions, nous nous brûlerions. C'est près d'elle qu'on me portait la nuit, lorsque je m'éveillais en proie aux quintes de toux nerveuse qui caractérisent le "faux

1. Voir *Biffures*, "Dimanche", dans Michel Leiris, *La Règle du jeu*, édition publiée sous la direction de Denis Hollier avec la collaboration de Nathalie Barberger, Jean Jamin, Catherine Maubon, Pierre Vilar et Louis Yvert, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2003, p. 180-182, et *Fourbis*, "Les Tablettes sportives", *id.*, p. 436. Leiris, qui avait hérité du revolver de son père, l'avait rangé dans son bureau du musée de l'Homme. Il le remettra à Paul Rivet au début de l'Occupation (voir *ibid.*). C'est le revolver dont, en face de deux agresseurs possibles, son père avait ostensiblement vérifié qu'il était chargé, selon une anecdote qui avait fortement impressionné son fils (voir "Dimanche", p. 200). (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de Denis Hollier.)

croup" et que j'avais le sentiment, attaqué par un mal surnaturel de la nuit, ravagé par une toux qui s'introduisait en moi comme un corps étranger, de devenir d'un coup quelqu'un de prestigieux – comme le héros d'une tragédie –, entouré que j'étais par l'inquiétude et la sollicitude affectueuse de mes parents [1].

Quant aux endroits, il y a d'abord la chambre parentale, qui ne prenait son plein sens que de nuit, quand mon père et ma mère y dormaient – la porte ouverte, pour mieux veiller sur la progéniture – et que j'apercevais vaguement, à la lueur de la veilleuse, le grand lit, abrégé du monde nocturne des cauchemars qui traversent le sommeil et sont comme la réplique noire des pollutions [2].

Comme autre pôle sacré de la maison – pôle gauche, tendant à l'illicite, par rapport à la chambre parentale qui était le pôle droit, celui de l'autorité établie, sanctuaire de la pendule et des portraits des grands-parents, – les W.-C., où tous les soirs, l'un de mes frères et

1. Repris de *L'Âge d'homme* ([1re éd., 1939], Paris, Gallimard, coll. "Blanche", 1946 ; rééd. Gallimard, coll. "Folio", 1973, p. 63-64), dont le manuscrit est terminé depuis la fin de 1935, mais qui n'a toujours pas paru lorsque Leiris prononce cette conférence.
2. Voir *L'Âge d'homme*, p. 63.

moi, nous nous enfermions, par nécessité naturelle, mais aussi pour nous raconter, d'un jour à l'autre, des sortes de feuilletons à personnages animaux qu'alternativement nous inventions. C'était dans cet endroit que nous nous sentions le plus complices, tandis que nous fomentions des complots et que nous élaborions toute une mythologie quasi secrète, reprise chaque soir, parfois mise au net sur des cahiers, aliment de la part la plus proprement imaginative de notre vie. Des animaux, soldats, jockeys, aviateurs civils ou militaires, lancés dans des compétitions guerrières, sportives ou dans des intrigues policières. Ténébreuses machinations politiques avec essais de coup d'État, meurtres, enlèvements. Projets de constitution devant assurer un gouvernement idéal. Intrigues sentimentales d'une pauvreté absolue, et qui se résumaient le plus souvent en un mariage heureux, suivi de la mise au monde de nombreux enfants, mais sans que fût nécessairement excepté l'épisode final du veuvage. Invention de machines de guerre, de couloirs souterrains, de trappes et de pièges (parfois constitués par une simple fosse masquée de feuillage, aux parois pourvues de lames bien tranchantes et au fond hérissé de pals, pour couper en morceaux et perforer

celui qui y tombait). Beaucoup de combats, de luttes farouches (sur les champs de bataille ou sur les hippodromes). Après chaque bataille, des statistiques détaillées, avec le nombre exact des prisonniers, des blessés et des morts pour chacun des deux partis adverses, qui étaient par exemple les Chats et les Chiens, les premiers, royalistes, et les seconds, républicains. Tout cela, consigné dûment dans nos cahiers, sous forme de récits, de tableaux, de plans, de croquis, avec tables récapitulatives et arbres généalogiques[1].

Outre la série de légendes que nous inventions et notre panthéon de héros, ce qui, de ces longs moments passés dans les W.-C., était peut-être le plus nettement marqué par le sacré, c'est la clandestinité même de nos réunions. Il est entendu que le reste de la famille savait que nous étions là, mais, derrière la porte fermée, on ignorait ce que nous racontions. Il y avait dans ce que nous faisions quelque chose de plus ou moins défendu, qui nous attirait d'ailleurs des réprimandes lorsque nous restions trop longtemps enfermés. Comme dans

1. Voir "Dimanche", *Biffures*, p. 219-220 ; *Fourbis*, "Les Tablettes sportives", p. 366-367 ; *Frêle bruit*, dans Michel Leiris, *La Règle du jeu*, p. 813-816.

une "maison des hommes" de quelque île de l'Océanie – là où les initiés se rassemblent et où, de bouche à bouche[1] et de génération à génération, se transmettent les secrets et les mythes, dans cette pièce qui était notre club, nous brodions intarissablement notre mythologie et cherchions sans nous lasser des réponses aux diverses énigmes qui nous obsédaient dans le domaine sexuel. Mon frère, assis sur le grand siège, comme un initié du grade supérieur ; moi, le plus jeune, sur un vulgaire vase de nuit, qui jouait le rôle d'un tabouret de néophyte. La chasse d'eau et le trou, en eux-mêmes, étaient des choses mystérieuses, et même effectivement dangereuses (ne m'arriva-t-il pas, une fois, jouant à courir autour de l'orifice en imitant le cheval de cirque, de m'y engager le pied, que mes parents, alertés, eurent ensuite beaucoup de mal à dégager) ; plus âgés et plus érudits, sans doute n'aurions-nous pas hésité à les regarder comme étant en communication directe avec les divinités chtoniennes.

Par rapport au salon – Olympe qui nous était fermé les jours de réception – ces cabinets d'aisance font figure de caverne, d'antre où l'on

1. *Sic* : pour "de bouche en bouche" ou "de bouche à oreille".

vient s'inspirer en se mettant en rapport avec les puissances les plus troubles et les plus souterraines. En face du sacré droit de la majesté parentale, c'était là que prenait corps la magie louche d'un sacré gauche, là aussi que nous nous sentions, vis-à-vis de tous les autres, le plus en marge et le plus séparés, mais, dans l'embryon de société secrète qu'à deux frères nous formions, le plus coude à coude et le mieux en accord. Il s'agissait pour nous, en somme, de cette chose éminemment sacrée qu'est tout espèce de pacte, – tel le lien de complicité qui unit contre les maîtres les élèves d'une même classe, lien suffisamment contraignant et solide pour que, de tous les impératifs moraux qui commandent aux consciences adultes, très peu puissent être comparés à celui par lequel les enfants s'interdisent entre eux de mutuellement se cafarder.

Pour ce qui concerne les lieux de plein air, j'en retrouve deux qui me paraissent, avec le recul du temps et les notions que j'ai acquises depuis, avoir été imprégnés, pour l'enfant par ailleurs pieux que j'étais, d'un caractère sacré : l'espèce de brousse, de *no man's land*, qui s'étendait entre la zone des fortifications et le champ de courses d'Auteuil, ainsi que cet hippodrome lui-même.

Lorsque notre mère ou notre sœur aînée nous emmenait promener tantôt au bois de Boulogne, tantôt dans le jardin public attenant aux serres de la Ville de Paris, il nous arrivait souvent de traverser cet espace mal qualifié (opposé au monde bourgeois des maisons, comme au village – pour ceux qui appartiennent aux sociétés dites "sauvages" – peut s'opposer la brousse, c'est-à-dire le monde vague, et propre à toutes les aventures mythiques et étranges rencontres, qui commence sitôt quitté le monde dûment repéré que constitue le village), cette "zone" effectivement hantée par les escarpes [1]. L'on nous mettait alors en garde, s'il nous advenait de nous y arrêter pour jouer, contre les inconnus (en fait, je m'en rends compte aujourd'hui : les satyres) qui auraient pu, sous des prétextes fallacieux, essayer de nous entraîner vers les fourrés. Milieu à part, exceptionnellement taboué, zone lourdement touchée par le surnaturel et le sacré, si différente des jardins publics, où tout était prévu, ordonné, ratissé, et que les écriteaux interdisant

1. Pour l'opposition (classique en ethnographie) de la brousse et du village, voir *La Langue secrète des Dogons de Sanga (Soudan français)*, Institut d'ethnologie, 1948 ; *reprint* Jean-Michel Place, 1992, p. 23.